

Quelques pas de danse en Amérique *Continental, un film sans fusil* de Stéphane Lafleur

Pierre Barrette

Number 134, October–November 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17287ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Barrette, P. (2007). Review of [Quelques pas de danse en Amérique / *Continental, un film sans fusil* de Stéphane Lafleur]. *24 images*, (134), 61–61.

Quelques pas de danse en Amérique

par Pierre Barrette

Réaliser un premier long métrage de fiction est un exercice périlleux, sur lequel bien des court-métragistes talentueux se sont cassé les dents. Stéphane Lafleur (*Karaoké*, *Snooze*, *Claude*) aborde pour sa part le format avec une assurance de vieux routier, et réussit même l'exploit de proposer un véritable film d'auteur, personnel et intelligent, qui ne doit rien à personne même s'il prolonge de superbe manière le filon le plus riche de notre cinématographie. D'aucuns seront tentés en effet de comparer Lafleur aux jeunes Arcand et Forcier, avec qui il partage l'acuité du regard, la cohésion de l'univers, la justesse du trait jusqu'à l'obsession, et pourtant le territoire qu'il investit de la sorte apparaît d'ores et déjà le sien, tellement il en maîtrise la géographie propre. Ce territoire est celui, physique, d'une certaine banlieue, *no man's land* traversé par des autoroutes, ponctué de boisés où aller se perdre; et celui, humain, d'une très grande solitude, ou plutôt de solitudes plurielles, qui se croisent sans se rencontrer, s'espèrent sans se chercher, désert constitué par la somme des êtres isolés, en quête d'amour, revenus de la vie comme on revient de la guerre, le corps las et l'âme fatiguée. Quatre personnages vaguement perdus vont, l'espace du film, tenter en vain de trouver un sens à leurs pas, et le récit absolument minimal de leurs efforts vient à constituer la plus poignante des histoires, à la fois dérisoire et banale, essentielle et universelle.

Le beau titre du film, *Continental*, *un film sans fusil*, exprime à la fois une appartenance – au continent, l'Amérique du Nord – et une distinction, l'absence de fusil désignant, si l'on veut bien se prêter au jeu, l'exception québécoise. En ce sens, peu de réalisations expriment mieux cette dualité que celui-ci, ancré dans une américanité reconnaissable à ses plus puissants symboles – au premier chef la chambre de



motel, lieu de transition par excellence, au croisement des routes et des villes – alors même que s'y déploient la plupart des signes de l'identité québécoise. Mais le *continental*, c'est aussi cette curieuse danse en ligne – présente au cœur de l'œuvre – dans laquelle les danseurs sont à la fois réunis et isolés, accordés par leurs gestes identiques mais interdits de contacts. Voilà sans doute une métonymie fort réussie des relations humaines à l'ère de l'individualisme, mais peut-être davantage encore une mise en abyme très visuelle de tout ce qui se joue ailleurs dans le film, avancées et reculs, pas de côté et pas en avant, une drôle de chorégraphie que le metteur en scène prend un soin maniaque à orchestrer suivant une logique serrée du scénario choral qu'heureusement aucune conclusion bidon ne vient refermer sur elle-même. Et parce que ces personnages sont *terriblement* humains, le principe d'ensemble, un peu moins bien défini, cède en importance devant les micromouvements du récit qui se mettent à valoir pour eux-mêmes.

Mais la très, très grande force du film se trouve encore ailleurs, hors récit pourrait-on dire, dans la fibre même des images et des sons qui composent l'œuvre, dans cette petite musique du plan qui révèle les véritables cinéastes. Rien de spectaculaire ici, au contraire, puisque tout concorde à composer un monde clos

et pauvre, à distiller une sorte d'ennui pesant, une atmosphère de dimanche soir pluvieux (même les plus beaux plans du film – la nuit, la réflexion des phares sur l'autoroute – portent en eux une extraordinaire charge mélancolique). Le soin que l'on a apporté à la reconstitution des univers sonores, notamment par le recours à la *musak* dans plusieurs séquences, contribue fortement à cet effet d'étouffement et de distance; de même, les personnages qui habitent ces espaces atomisés trouvent-ils souvent dans la présence des médias – la télévision qu'on ne regarde pas, les tribunes téléphoniques de la radio qui babillent sans fin – un réconfort déchirant. D'ailleurs, l'omniprésence de la télévision dans *Continental* sert aussi à marquer tout ce qui l'en sépare : on se trouve dans ce film, plus et mieux que jamais, en plein pays du cinématographe. Car il y a là, dans cette mosaïque visuelle et sonore, non seulement la re-présentation très juste d'un univers connu et familier, mais sa transsubstantiation par l'art. Il faut se réjouir, car il n'est pas donné tous les jours d'assister à la naissance d'un authentique auteur de cinéma. **27**

Québec, 2007. Ré. et scé. : Stéphane Lafleur. Ph. : Sara Mishara. Mont. : Sophie Leblond. Int. : Gilbert Sicotte, Fanny Mallette, Réal Bossé, Marie-Ginette Guay. 103 minutes. Couleur. Prod. : Luc Déry et Kim McCraw pour Microscope. Dist. : Christal Films.

Sortie prévue : 9 novembre 2007